

Zeitschrift:	Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber:	Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band:	2 (1969)
Heft:	3
Artikel:	Paul Budry à travers le Valais
Autor:	Bruttin-De Preux, Françoise
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-869780

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

PAUL BUDRY A TRAVERS LE VALAIS

« *Valais*

Heureux pays, qui possède le Rhône pour mesurer la terre et le Cervin pour mesurer le ciel, tout ce qui t'habite est enveloppé de grandeur : la surnaturelle assemblée de tes cimes de quatre mille, et tes dragons de glace qui rampent à leurs flancs ; le silence éperdu des alpages, et la musique éoliennes du vent dans les mélèzes ; mais aussi tes falaises vineuses calcinées de soleil, où l'or des genêts et les senteurs de la lavande se retrouvent dans tes vins ardents ; et ces donjons brisés qu'a laissés ça et là une histoire féroce ; et ta race d'hommes au rauque langage, et la princière dignité de tes femmes ; tout jusqu'à la pauvreté hantaine de tes hameaux de bois, noircis par les étés, et signés de leurs chapelles blanches pareilles aux signes de croix qu'on fait ici sur les pains noirs. »

Une longue amitié : de 1934 à 1946, au rythme des saisons, au hasard des promenades, Paul Budry consacre au Valais une trentaine d'articles, parmi les quatre-vingts qu'il écrit pour la Revue de l'Office National Suisse du Tourisme. Directeur, durant cette période, de la succursale de Lausanne de cet organisme, il en anime aussi le journal. Et, pour mieux en marquer l'esprit, il le baptise aussitôt : « **SUISSE** tout court, comme on met le nom au pied d'un portrait. »¹

Ce Valais, encore isolé, replié sur lui-même, il l'ouvre au tourisme hivernal, alors à ses débuts, comme une « terre d'exploration et de surprises ». ² Tourisme signifiant pour lui rencontre et sympathie, c'est en toute amitié et pleine connaissance qu'il le présente, avec une poésie qui affleure, tantôt grave, tantôt légère, au gré de l'émotion, et qui fait connaître le guide en même temps que le pays.

¹ *Die Schweiz*, 1935, I. Tous les articles étant tirés de cette revue, je ne donnerai que leur titre et leur date. Les chiffres romains indiquent le mois.

² « Week-end dans le Valais », 1935, II.

Au Budry, gourmet et gourmand qui prenait le train pour le Berghaus du Riffelberg (non seulement pour le paysage, mais aussi pour le chef, « vrai Cervin des fourneaux » !¹), le Valais s'offre dans son opulence : une plaine « qui n'est plus que [...] pommes, abricots et fraises »², un coteau aux « vins de feu ». En connaisseur, il déguste, décline noms et qualités, narre l'histoire picaresque de ces « crus voyageurs », entonne, sur le mode lyrique, leur éloge :

« Terre du Valais [...] tes vins sont faits à ton image. Ils sont nobles, puissants, belliqueux. Ton Fendant communique aux veines la fraîcheur bondissante du Rhône qui tonne entre les roches ; ta Dôle et ton Rouge d'Enfer ont emprisonné le soleil, et quand je bois, ce soleil me court près du cœur ; ton Amigne, quand les joues de la grappe mielleuse ont passé sous la presse, on dirait une sève nourrie par un sol fourré de trésors. Ton Arvine est sec, essentiel et caustique, comme les silhouettes de tes châteaux sur leurs falaises ; ton Johannisberg meuble longuement le palais d'un enchantement solaire, comme la gerbe saturée de lumière quand elle entre dans le noir des granges. Ta Malvoisie jette un sort sous le front et l'appareille pour les aventures héroïques. Terre magique, terre du Valais ! qui a bu de ton vin, il te connaît et ne se connaît plus. »³

Epicurien, Budry l'est certainement. Mais cet hommage, plutôt que célébration bachique du vin, est surtout celle du vignoble. Cette joie charnelle qui se lit dans les notations tactiles et gustatives, est celle d'un terrien, bien enraciné, qui retrouve dans le cru « l'accent du terroir ». D'un poète aussi, qui, usant des correspondances, transpose ses sensations en images évocatrices.

Autres joies, plus délicates, mais tout aussi vives, celles que lui procure l'éveil de la flore alpine :

« Comme tous les printemps, la fillette de l'aubergiste, une de ces irréelles filles-fées aux yeux d'hépatiques sur des joues d'anémones, de ces écouteuses de sources et d'infirmières pour papillons, comme il en pousse dans nos montagnes, vient de m'apporter dans un verre à vin un orchis-mouche et un ophrys-bourdon, dont elle est seule à connaître la cachette. Et depuis qu'ils sont là, plus moyen de penser aux choses graves, il faut qu'on aille butiner au royaume des fleurs. Aussi est-ce bien l'heure où les jardins alpestres

¹ « Avis aux » soixante ans », 1943, XII.

² « Paysages du Rhône », 1946, VI.

³ « Vins », 1935, IX.

se réveillent, où, chaque jour un peu plus haut partagés entre hiver et printemps, ils talonnent joyeusement les névés en déroute. La terre n'est qu'une énorme éponge, tant pis, à chaque trou jaillit un crocus mauve ou blanc, et du soir au matin le sol noir s'est couvert d'un million de ces coquetiers. »¹

Sensibilité, l'écrivain est aussi sympathie. Il aime le Valais à cause de son hospitalité encore villageoise, intime et chaleureuse :

« Ici, l'on vit coude à coude avec la montagne, avec les montagnards. Il y a dans l'air du foin, de la milaine, du sapin coupé, du patois, des bouffées d'étable, des marmots, des carillons, parfois des glas. Le village continue tranquillement de faire son petit ménage à deux pas de l'hôtel. Les amitiés se nouent et les sourires s'échangent entre ceci et cela. On se sent mieux à la montagne, parce qu'on n'a pas seulement les choses de la montagne sous les yeux, mais les âmes montagnardes autour de soi. »²

Mais Budry ne s'en tient pas au pittoresque, sa dernière phrase en témoigne. Ses articles ne sont ni Idylles, ni Bucoliques. Poète descriptif, mais en quelques traits, pour aller ensuite au-delà de la sensation, de la première impression, si riches et si pleines soient-elles.

Sous cette opulence, sous cette paisible atmosphère, il pressent la vraie nature de ce pays, la dure condition de ses habitants. Et, dans la même optique terrienne qui chantait le sol, il décrit maintenant le travail, qui prend ici l'ampleur d'une lutte titanique :

« La lutte contre les forces sauvages bat son plein : corps à corps avec les torrents pour les mettre en conduite forcée, avec le marais pour en faire un terreau maraîcher, avec le maquis pour y asseoir des vignes, avec le pierrier pour y tailler des routes et des lots à bâtir. Il y a des pays qui depuis longtemps ont réglé définitivement leurs arrangements avec la nature ; le Valais n'en est point, on s'y bat toujours. »³

L'on s'y battra toujours. Car cette violence est inhérente à la nature du pays. Il faut tout arracher, tout défendre. L'agriculture et la technique doivent user des mêmes méthodes. L'une se fortifie contre le fleuve et pour retenir la terre :

¹ « L'Alpe en fleurs », 1936, V.

² « Le Valais blanc », 1943, I.

³ « Siderium amoenum », 1935, III.

« Les vignes luisent comme des cuirasses, chacune sur son mur, et jointes l'une à l'autre comme les pièces d'une forteresse compliquée. »¹

L'autre, contre le torrent et pour contenir la neige :

« Le Viège-Zermatt, par exemple, si vous le prenez d'en haut, à ces premiers rideaux fer et toile ancrés sur les flancs du Gorner pour retenir les départs d'avalanche, jusqu'au fond de la gorge où la ligne doit se défendre à la fois contre le péril vertical et contre le torrent qui lui ronge les pieds, tout le trajet n'est qu'un vaste système de fortifications. »²

Et Budry souligne, dans la même perspective, l'aspect martial de certaines coutumes :

« Mais il faut voir les corvées bourgeoisiales s'en venir aux vignes pour les travaux, marchant au pas militaire derrière leurs fifres et leurs tambours, la bannière rose et blanche en tête, pour saisir au vif que ce vin est encore une conquête assez fraîche des montagnards buveurs de lait sur les basses terres. A chaque printemps ils replantent la bannière dans la vigne, pour réatester leur conquête à la barbe du fleuve. »³

A recommencer toujours et partout, ce combat donne au Valais son caractère, son « allure héroïque qui le met à part entre les cantons ».

Une atmosphère épique baigne et le pays et ces articles : Budry souligne dans le paysage, sur chaque éperon rocheux, sur chaque colline, la présence de ces tours et de ces murailles en ruines qui témoignent d'une féodalité puissante et belliqueuse ; il tire de ce même Moyen Age et de son art de la guerre, les images qu'il applique aux ouvrages présents. Ainsi, l'évocation qui naît d'un aspect de la réalité en est enrichie : nourrie de sensations visuelles ; et, comme par un effet d'osmose, tout le présent semble encore vibrer de l'esprit épique du passé.

Tel est le vignoble, telle est la montagne. L'écrivain montre la condition des montagnards, semi-nomades, à cause de la dispersion de leur bien :

¹ « Vins », 1935, IX.

² « Lignes alpines d'hiver », 1934, XI.

³ « Siderium amoenum », 1935, III.

« Perdu dans son arche de bois au milieu des neiges inhumaines, l'alpicole connaît l'envers pathétique de l'hiver en montagne, dont nous ne connaissons, nous ses hôtes, que la face jeux et plaisirs. Il n'y a pas longtemps qu'à Bagnes, dans certains recoins isolés, la neige et le gel empêchant tout, l'on devait laisser ses pauvres morts sur le toit du chalet en attendant la saison du dégel. La mort et la peur rôdent, la vieille peur humaine qui, au tournant de l'an, se prend involontairement à douter du retour du soleil, et qui inventa, pour s'étourdir et rompre les mauvais sortilèges, ces rites du Samichlaus, ces galopades de masques dans les ruelles. Röllibutzi de Wallenstadt, Widi Mannli, Chläuse de Kaltbrunn, ces terrifiants Tschägetten du Loetschental ou ces Hudelweiber de Flums, auprès desquels les masques calédoniens semblent de pâles plaisanteries. »¹

Par l'évocation de ces rites et de ces coutumes, Budry nous fait toucher à ce passé primitif où l'homme était totalement démunie face à la nature. Et l'archaïsme de ces termes dont l'origine est mal connue, et leur nombre, et leur dispersion dans l'espace, répercutent à l'infini l'écho de son éternelle angoisse.

Ce pays qu'il a décrit, dans son « enchantement solaire » et sous la bourrasque, dans ses richesses et son dénuement, moderne et superstitieux, Paul Budry veut encore l'expliquer, trouver l'origine et la source de cette ambivalence. Il se tourne alors vers le Rhône et vers la montagne comme vers ses deux pôles.

Le Rhône est, d'abord, l'artisan de cette vallée qu'il a façonnée, marquée de son empreinte : « Il a sa manière à lui, une manière de peintre d'histoire, d'écarter les terrains, de tirer à lui les torrents d'eau et de pierre, de modeler les collines, de faire et de fleurir son lit, aussi de s'éclairer, de s'approprier la lumière. »² Il a creusé cette vallée, il l'a fertilisée. Au sens le plus concret, au sens le plus large aussi :

« Et les fleuves sont de grands suçoirs par lesquels les terres fermées vont aspirer la substance plus riche des plaines et de la mer. En sorte que tout ce qui grandit au bord de la route liquide se ressemble par quelque trait, et que, Suisses ou Français, l'on se sent appartenir à la famille du Rhône. Regardez les Joueurs de cartes de Cézanne ; la plastique des visages, les moustaches, les maintiens, les regards, les chapeaux : on les dirait posés dans une pinte

¹ « Hiver dans les hauts villages », 1934, XII.

² « Paysages du Rhône », 1946, VI.

valaisanne entre Martigny et Sierre. Il y a un type rhodanien, une façon d'être homme à la mode du Rhône, et qui peut se lire de Marseille à Brigue, partout où l'homme se voit pris à son modeste ménage avec la terre, modestement plié à la loi de la nature, qui est celle du fleuve. Et c'est justement une façon fière et simple, sobre et ordonnée, de composer son existence : une façon de bâtir sur le carré et dans le cube, sans fantaisie, sans volets, sans auvent, sous un toit bas en tuiles rondes avec des raccords de trois ou quatre rangs de briques obliquement posées qu'on appelle des gênoises ; ou bien sous un toit de grandes feuilles d'ardoises mal découpées ; une façon de manger, frugale, respectueuse, avec beaucoup de pain, beaucoup de vin, et peu de cuisine entre deux : une façon de parler avec les mains autant qu'avec la bouche, de mettre tout le corps en jeu dans son discours ; une façon de se vêtir toujours à la bourgeoisie, sans ces bleus de mécano ou autres uniformes de labeur que les terriens portent ailleurs ; ce chic dans le négligé des vieilles fringues, ce goût de l'habit noir. C'est cette aristocratie rhodanienne, qui se porte sur soi, même lorsqu'elle loge derrière des carreaux sans vitres ; cette parfaite dignité des femmes, des robes haut fermées, et leur démarche composée. Cette gravité étudiée, et qui soudain éclate en rires ou en fureurs sans frein. Et encore ce goût du forum, de la politique de clan, de la dispute et de la vendetta. Du haut en bas du Rhône, entre Suisse et Provence, la nature et les hommes trait pour trait se répondent. »¹

Ramuz qui, dans « Chant de notre Rhône », relevait les mêmes ressemblances, soulignait la même parenté, la nommait : langue d'oc et mettait l'accent sur l'unité. Budry dit : rhodanité, et met l'accent sur l'ambivalence, en décrivant le fleuve comme un dieu bicéphale, « Génie alpestre » et « Méditerranée qui remonte », en insistant sur l'aspect étudié, composé de la gravité de ses riverains qui n'est que violence contenue. (Et de cette lutte contre leur tempérament, naît leur attitude hiératique, comme de leur pauvreté, la dignité.)

Cette dualité, il nous la fait saisir dans un paysage qui prend valeur de symbole :

« Si vous voulez voir d'une seule fois tout le Rhône, j'allais dire la rhodanité, montez à la terrasse de Loèche, accoudez-vous entre deux noirs créneaux du château de l'évêque, vous serez admirablement servi. C'est là un des plus beaux seuils de la contemplation. Par une rencontre singulière, c'est aussi le seuil du monde german

¹ « Le Rhône », 1938, III.

sur le monde français. A vos pieds le bois de Finges étale une fourrure noire coulée de l'épaule décharnée du mont ; le fleuve y trace sa blanche saignée sinueuse et bruyante, des roches bizarres émergent, des roches pour ermites à la Jérôme Bosch. Puis soudain cette barbarie s'arrête. L'amène paysage de Sierre se dessine au-delà, et c'est, formes et lumière, comme celles d'un moyen âge évangélique et candide, un pays pour troubadours et croisés. Dans la lumière bleue s'arondissent des collines simplettes, comme on en voit chez les peintres siennois encadrant des scènes paisiblement cruelles de martyres ou de Passion. C'est tout le Rhône religieux, de Villeneuve et d'Avignon, qui est là dans une première esquisse. »¹

Cette manière de modeler un paysage dans la lumière, d'en tirer des effets de clair-obscur, Budry, critique d'art, l'emprunte aux peintres qui sont là comme des références à une culture, à une spiritualité bien définie: germaine, latine, et, issue de ces deux courants: « rhodanienne ».

Si le Rhône situe le Valais, le rattache à une race et à une culture, la montagne en est la troisième dimension, qui est aussi celle du surnaturel.

Budry se sent parfois mal à l'aise dans ce monde moderne où la technique engendre la « monotonie montante », une « civilisation chaotique », un matérialisme envahissant (et de plus, en période de guerre, une guerre qui dure et « va débilitant chaque jour davantage nos machines physique et morale » et menaçant d'une « catastrophe universelle »²). La montagne lui apparaît alors comme une « cure de fuite et de rajeunissement ». Par son air « miraculeusement limpide et sec » qui produit « dans toutes les parties du corps une ineffable sensation de vigueur, de lucidité, et de bien être. Olympien, c'est le mot ». Véritable « avant goût de l'euphorie des dieux » !

« Exaltante sensation déjà que de déambuler dans cette illumination générale, où la neige renvoie le soleil vers lui-même et où l'être se sent pris à ce mouvement remontant. Mais quand un léger souffle évente la surface et remplit l'air d'un milliard de paillettes dansantes, dont chacune offre son prisme minuscule au soleil, la sensation gravit jusqu'à l'ivresse. Vous vous sentez absorbé,

¹ « Paysage du Rhône », 1946, VI.

² Passim « Marché noir et marché blanc », 1942, I ; « L'hiver, cet autre été », 1934, XI ; « Hivers suisses », 1937, I.

impondérable, délié. Plus rien n'appuie ni ne pèse. Un monde vous entoure, aux formes amollies, que des doigts bleus semblent remodeler constamment au gré du déplacement des ombres. Là-dessus ce tourbillon d'atomes étincelants. Vous n'êtes plus sur la vieille planète durcie aux reliefs trop connus. Vous croyez participer à je ne sais quel jour de la Création, où la lumière née de la veille brillait d'un éclat neuf sur un monde encore élastique. »¹

Illusions d'optique et magie blanche, sensation toute physique, Budry éprouve en montagne d'autres joies plus parfaites, d'autres impressions plus profondes. Car ce dépaysement total n'est pas divertissement, mais récollection : « Monter à Zermatt, il faut le dire, c'est plus que de s'offrir un tour de toit d'Europe pour tutoyer les géants, c'est une aventure de l'âme. Certains, à qui manque cet organe, peuvent ne point s'en douter. »² Grandeur, « beauté d'apo-théose qui magnétise au loin l'amateur des émotions souveraines », solitude mystérieusement habitée où « le visible est revêtu d'invisible, l'hallucination du surnaturel est partout » : tout porte l'âme à la contemplation, à la méditation :

« Vous êtes parvenus à l'étage métaphysique où l'âme respire à l'aise et se livre sans effort à son mouvement naturel, qui est de se projeter dans l'infini. Si par une claire matinée vous avez pris la crêmaillère du Zermatt-Gornergrat, dont l'audacieuse spirale vous élève sans heurts des fraîches profondeurs herbeuses jusqu'à cette chaire de mica, à 3000 mètres et plus, qu'on dirait placée là pour haranguer le Cervin, perdu dans cet immense sanctuaire dont les dalles sont les glaciers et les supports ces vingt cimes de 4000 mètres plus étincelantes que le Paros sous la lumière d'Égée, vous sentez s'abolir en vous toute notion de frontières, vous vous sentez envahir par le sentiment ineffable des harmonies et des rythmes cosmiques, et vous apercevez que les véritables frontières de la terre la divisent non point dans l'étendue, mais dans la profondeur. »³

Replacé dans son contexte des années de crise, cet article apparaît d'abord comme un appel à la compréhension, un rappel de l'unité au-delà des races et des nationalités. Mais il exprime surtout une émotion profonde, une croyance fondamentale, et Budry s'y

¹ « Hivers suisses », 1937, I.

² « Etrange Zermatt », 1945, II.

³ « Regards sur les Alpes », 1935, VIII, et *passim* « La promenade des Quatre-mille », 1937, III ; « Au chant des torrents », 1937, VIII.

révèle tout entier : dans sa manière de partir d'un réel concret, sensible : lumière, fraîcheur, mouvement ; puis, peu à peu, d'un mot, d'une métaphore, de comparaisons et de symboles, appartenant tous à un même registre, de le transposer sur un autre plan pour communiquer une émotion, celle de l'infini, pour développer une intuition, celle de l'unité de la Création.

Françoise BRUTTIN-DE PREUX.

